PROPOSITIONS

N°. 241.

SUR

LA DOCTRINE D'HIPPOCRATE,

RELATIVEMENT A LA MÉDECINE-PRATIQUE,

Présentées et soutenues à l'École de Médecine de Paris, le 22 Prairial an XII,

PAR RENÉ-THÉOPHILE-HYACINTHE LAENNEC,
de Quimper (département du Finistère.)

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406.
AN XII. (1804.)

PRÉSIDENT,

M. BOURDIER.

EXAMINATEURS,

MM. BAUDELOCQUE.

BOYER.

CHAUSSIER.

CORVISART.

DEYEUX.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions emises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

OPTIMO, DILECTO PATRUO,

SECUNDO PATRI,

GUILHELMO-FRANCISCO

LAENNEC,

DOCTORI MEDICO MONSPELIENSI,

EXERCITUUM OLIM MEDICO,

NOSOCOMIORUM NANNETENSIUM PRIMARIO MEDICO, etc.

Ob educationem à pueritiâ institutam,
Optima in studio Medico consilia,
Et omnis generis beneficia,

THESES HASCE INAUGURALES

DICAT ET VOVET,

Gratus et amantissimus discipulus,

R.-T.-H. LAENNEC.

PROPOSITIONS
SUR
LA DOCTRINE D'HIPPOCRATE,
RELATIVEMENT A LA MÉDECINE-PRATIQUE.

Ἰητρικῇ δε παντα παλαι ὑπαρχει, και ἀρχη και ὁδος εὑρημενη, κατα ἣν και τα εὑρημενα πολλα τε και καλως ἐχοντα εὑρηται, εν πολλῳ χρονῳ. και τα λοιπα εὑρεθησεται, ἤν τις ἱκανος τε ὠν, και τα εὑρημενα εἰδως, ἐκ τουτων ὁρμαμενος ζητεῃ. Ὅςις δὲ ταυτα αποβαλων, και ἀποδοκιμασας παντα, ἑτερῃ ὁδῷ, και ἑτερῳ σχηματι ἐπιχειρει ζητεειν, και φησει τι εὑρηκεναι, ἐξηπατηται, και ἐξαπαταται.

Περι ἀρχαιης ἰητρικης.

« La médecine n'est point une science nouvelle. Depuis « longtemps ses principes sont trouvés, et sa route est tracée. « En les suivant, on a fait, pendant un long espace de temps, « un grand nombre de belles et d'utiles découvertes; et tout « homme qui, doué des dispositions nécessaires, instruit de « ce qui a été fait avant lui, partira de ce point et suivra la « même route, en fera encore de nouvelles. Mais si quelqu'un, « rejetant les travaux de ses prédécesseurs, et méprisant tout, « cherche par un autre chemin et avec une autre manière de « voir, et qu'il se flatte d'avoir trouvé quelque chose, il se « trompe, et il trompe les autres. »

HIPPOCRATE, *sur l'ancienne Médecine.*

AUCUN auteur n'a joui d'une réputation supérieure à celle d'*Hippocrate*; aucun n'a été aussi universellement estimé. Depuis les beaux siècles de la Grèce jusqu'à nos jours, toutes les sectes l'ont appelé le Père de la Médecine, et presque toutes ont-elles

voulu en faire un de leurs chefs. Cet accord unanime entre des hommes dont les opinions sont entièrement opposées sur une foule d'autres points, s'explique peut-être assez facilement. Les écrits d'*Hippocrate* sont une mine presqu'inépuisable de faits, et les faits sont de tous les âges et de toutes les sectes ; car en médecine, comme dans les autres sciences qui ont pour objet l'observation de la nature, tous les hommes voient à-peu-près les mêmes choses, et il n'y a guère de différences entre eux que dans les *idées systématiques* ou *théoriques*, c'est-à-dire, dans la manière de rassembler et de coordonner les faits (1).

Les idées systématiques sont ce qu'il y a de plus variable en médecine ; chaque école, chaque âge a les siennes ; et en général on se prévient contre un auteur, en proportion de ce que sa théorie s'éloigne de celle que l'on a soi-même. Sous ce rapport, *Hippocrate* est de tous les auteurs celui qui doit le moins déplaire. Nulle part il n'a exposé d'une manière suivie ses idées systématiques. Il semblerait qu'il n'a eu d'autre but que celui de rassembler sans ordre un grand nombre de faits sur divers points de la connaissance de l'homme, et principalement sur les signes et le traitement des maladies. Quelquefois même il paraît douter que la médecine puisse jamais avoir une méthode constante (2).

Cependant, en d'autres endroits, on voit qu'il cherche à ramener à des principes généraux les faits particuliers qu'il a observés : souvent même il émet des idées réellement systématiques, qui tantôt sont très-belles, tantôt n'ont aucune base solide, et qui quelquefois portent sur des principes que le progrès des connaissances médicales a fait depuis long-temps reconnaître pour faux. Mais jamais ces idées ne sont présentées avec assez de détails, pour qu'on puisse y reconnaître facilement un ensemble de doctrine.

---

(1) V. entr'autres le passage suivant : *ὀ δυνατον ἐστι ταχυ μαθειν δια τοδε, ὁτι ἀδυνατον ἐστιν καθεστεκον Θι ἐν ἀυτη σοφισμα γενεσαι*, ect. Des lieux chez l'homme.

(2) *Συστημα*, ensemble, *θεορια*, manière de voir.

Si l'obscurité dans laquelle *Hippocrate* a enveloppé ses idées systématiques a contribué à faire goûter universellement ses ouvrages, le défaut d'ordre et de liaison qui en est la suite nécessaire, les a rendus plus difficiles à comprendre. Il a même empêché beaucoup de médecins de s'y attacher et de les approfondir.

Il n'est à la vérité aucun praticien instruit par une longue habitude de voir des malades; il n'est même aucun jeune médecin, parmi ceux qui ont su allier dans leurs études l'observation clinique à la lecture des livres, qui n'ait été frappé de la vérité de quelques sentences particulières, et qui n'en ait retenu plusieurs; mais dans tous les temps, peu d'hommes ont eu la constance nécessaire pour lire les ouvrages d'*Hippocrate* avec tout le fruit qu'on pourrait en retirer.

Pour les rendre plus intelligibles et d'une utilité plus générale, il serait à desirer qu'un médecin instruit dans la langue grecque, et consommé dans la pratique, s'occupât à rechercher les *principes systématiques* qui ont dirigé leur auteur (1).

Pour y parvenir, il faudrait rassembler toutes les idées théoriques éparses dans ses écrits, les disposer d'une manière méthodique, développer celles qui sont présentées avec trop de concision, expliquer celles qui sont obscures, et tâcher de trouver, soit parmi ces idées elles-mêmes, soit dans celles qui naîtraient naturellement de leur ensemble et des rapprochements qu'on pourrait établir entre elles, les bases fondamentales sur lesquelles elles sont appuyées. On aurait ainsi l'*esprit* ou la *doctrine d'Hippocrate.*

---

(1) En faisant ces recherches, il faudrait distinguer avec soin les ouvrages légitimes d'*Hippocrate* de ceux qui ne sont pas universellement reconnus pour être de lui, et surtout de ceux qui lui sont évidemment attribués à tort. Cependant il ne faudrait pas rejeter entièrement ces derniers; car ils sont dus, ou aux descendants d'*Hippocrate*, ou à d'anciens médecins qui pouvaient avoir encore conservé quelques traditions orales du Père de la Médecine, et qui se rapprochaient autant de lui par leur manière de voir, que par l'époque où ils ont vécu; car, sur un grand nombre de points, on retrouve les mêmes idées systématiques dans tous les ouvrages attribués à *Hippocrate.*

Dans un pareil ouvrage, les idées hypothétiques ou même erronées devraient être développées avec autant de soin et d'étendue que celles qui sont les mieux fondées; car outre que ces idées inexactes sont l'une des principales causes de l'obscurité qui règne dans quelques endroits des écrits d'*Hippocrate*, il est probable qu'elles sont aussi la source de certaines sentences douteuses ou fausses qui s'y rencontrent quelquefois.

Un travail de cette nature deviendrait la *clef* des ouvrages d'*Hippocrate*; il pourrait servir à en faire une table raisonnée qui donnerait l'état de la science à l'époque où ils ont été composés, et la mesure exacte des progrès qu'elle a faits depuis ce temps jusqu'à nos jours. Pour que ce travail eût toute l'utilité dont il est susceptible, il faudrait examiner séparément toutes les branches de la médecine; il faudrait exposer successivement l'anatomie, la physiologie, la nosologie, la séméiotique, la thérapeutique, la matière médicale, la chirurgie et la médecine pratique d'*Hippocrate*.

En attendant qu'une main plus habile ait sû tracer avec sagacité et avec les développements qu'il comporte, cette sorte de plan général des ouvrages du père de la médecine, j'avais formé le dessein d'offrir à l'école à laquelle je dois une grande partie de mon éducation médicale, un essai sur ce sujet. Des circonstances particulières m'en ont empêché; et n'ayant que quelques jours à donner à ce travail qui exigerait un temps beaucoup plus considérable, je me contenterai d'exposer ici quelques idées sur la manière de voir d'*Hippocrate* en médecine pratique.

§. I[er].

De la méthode *d'Hippocrate.*

I.

La seule méthode par laquelle on puisse acquérir des connaissances solides en médecine, consiste à n'adopter aucun principe qui ne soit prouvé par un grand nombre de faits particuliers (1), à étudier avec soin les caractères et la marche des maladies, et à les traiter d'après des indications tirées de l'observation de ce qui a réussi dans des cas semblables. C'est-là cette méthode qu'*Hippocrate* dit avoir été connue longtemps avant lui, et qu'il regarde comme la seule au moyen de laquelle on puisse faire des découvertes réelles (2).

I I.

Tout ceux qui admettent que la médecine ne peut exister sans l'observation des maladies, et que l'on ne doit donner un médicament que d'après une indication positive, soit *rationnelle* (3), soit purement *empirique* (4), suivent réellement la méthode d'*Hippocrate*, quelle que soit d'ailleurs la différence de leurs opinions sur la manière de diviser les maladies, de poser ou de remplir les indications. Parmi les hommes qui ont cultivé la médecine, aucun ne s'est écarté sciemment de cette méthode, si ce n'est quelques esprits bizarres qui, rejetant toutes les connaissances médicales que le plus souvent ils ne possédaient pas, ont avancé qu'il était inutile

---

(1) On peut voir combien *Hippocrate* était attaché à ce principe, par un passage de ses Epidémiques, dans lequel il n'ose établir une règle de pronostic, parce qu'elle ne pose que sur quatre faits. V. *des Epidémies*, liv. 1, ἤραγε ὅτι οὔρησαν ὑδατώδεα, σκεπτέον, etc.

(2) *De l'anc. méd.* V. l'épigraphe ci-dessus p. 5.

(3) Appuyée sur le raisonnement et l'expérience.

(4) Appuyée sur l'expérience seule.

de connaître les maladies pour les guérir, ou même qu'il n'y avait qu'une *maladie* et qu'un *remède* (1).

I I I.

Puisque tous les vrais médecins suivent au fond la même méthode dans l'étude des faits qui constituent la science médicale, il est évident qu'il ne pourrait exister aucune différence d'opinions entr'eux, s'il était possible qu'ils examinassent ces faits sous tous leurs rapports. Mais, comme il n'est point donné à l'esprit de l'homme de saisir un aussi vaste ensemble, il arrive que chacun examine ces faits sous quelques-uns de leurs rapports seulement, et que souvent on les prend sous des rapports différents. Ainsi, par exemple, les maladies peuvent se ressembler par leurs causes, par leurs symptômes, par les altérations organiques qui les accompagnent, par le traitement qui leur convient : voilà quatre des rapports sous lesquels on peut envisager les maladies, et il en existe beaucoup d'autres ; mais ces quatre seulement, pris chacun séparément pour base d'un cadre nosologique, donneront lieu à des différences très-grandes dans la manière de considérer les maladies entre des hommes qui cependant auront suivi la même *méthode*, ou la même *marche*.

I V.

Il y a donc une très-grande différence entre la *méthode* d'*Hippocrate*, ou sa manière de procéder dans l'étude de la médecine, et sa *doctrine*, ou l'exposition des *rapports* qu'il a choisis, et sous lesquels il a envisagé les maladies. Sa méthode doit être universellement suivie, parce qu'elle est prescrite par la nature des choses : sa *doctrine*, ou ce qui revient au même ses *idées systématiques*, peuvent être adoptées ou rejetées, parce que ce n'est qu'un cadre propre à mettre de l'ordre dans les faits, et que, s'il l'emporte sur les autres sous certains points de vue, il leur peut être inférieur sous quelques autres.

(1) *Mesmer*, et tous ceux qui ont cherché la *médecine universelle*.

§. I I.

Exposition de la doctrine *d'Hippocrate relativement à la Médecine-pratique.*

I.

Toute la doctrine médicale d'*Hippocrate* me paraît consister dans l'idée systématique suivante : *parmi les symptômes que présente une maladie, il en est qui lui sont propres et qui la caractérisent ; il en est d'autres qui peuvent se rencontrer dans toutes les maladies.*

Ainsi, par exemple, dans un érysipèle, la rougeur, la douleur, une tuméfaction légère et peu circonscrite, sont des caractères particuliers à la maladie ; elle ne peut exister sans eux. Le délire, la céphalalgie, la constipation ou la diarrhée, qui peuvent s'y joindre sont communs et à l'érysipèle, et à une multitude d'autres maladies.

I I.

Les symptômes du premier ordre constituent ce que l'on pourrait nommer *le propre* de la maladie. Ils servent à la distinguer de toutes les autres : ce sont les véritables *signes diagnostics* des pathologistes ; ils indiquent l'espèce et le siége de la maladie.

I I I.

Les symptômes du second ordre sont *communs* à toutes les maladies, et ne peuvent, par conséquent, servir à former leurs caractères distinctifs : ils indiquent seulement un trouble plus ou moins grand dans l'économie animale ; ils se manifestent toutes les fois que ce trouble existe, quelle qu'en soit la cause. Ainsi, les urines présentent un sédiment briqueté non-seulement dans toutes les maladies, aux époques où il arrive quelque changement notable dans l'économie, mais même chez un homme sain qui a beaucoup couru, ou qui a mangé plus que de coutume.

I V.

Ces *symptômes communs* des maladies, indiquent leurs divers

degrés de violence ; il servent à porter le *pronostic* non-seulement sur l'événement de la maladie, mais même sur tous les *incidents* qui peuvent arriver pendant son cours : ils comprennent la plus grande partie des *signes pronostics* des pathologistes. Ces symptômes, étant en quelque sorte sur-ajoutés à la maladie, et ne faisant point partie de son essence, peuvent être appelés *épiphénomènes*, nom sous lequel quelques médecins ont désigné des symptômes dont ils ne pouvaient rendre raison par la nature de la maladie, et qui, par conséquent, étaient de même espèce que les *symptômes communs d'Hippocrate*(1).

---

(1) Cette division des phénomènes que présentent les maladies en symptômes *communs* et en symptômes *propres*, me paraît résulter de la manière dont les écrits d'*Hippocrate* sont composés. Presque toujours il parle séparément de ces deux ordres de symptômes; quelquefois même il en indique plus ou moins clairement la distinction. « Ne vous inquiétez point, dit-il à la fin « du Traité *des Pronostics*, de ce que vous ne trouvez point ici le nom de toutes « les maladies; car toutes celles qui se terminent dans le même nombre de « jours, se jugent par les mêmes signes : ποθεειν δε χρη ουδενος νουσηματος ὀνόμα, etc. » (V. aussi le commencement du traité *de la Diète dans les maladies aiguës.*) Mais j'avoue que je ne connais aucun passage où il ait exposé formellement cette doctrine, si ce n'est peut-être le suivant : « τα δε περι τα νουσηματα ἐξ ὧν διεγνωσκομεν « μαθοντες ἐκ της κοινης φυσιος ἁπαντων, και της ἰδιης ἑκαστου, ἐκ τε νουσηματος, ἐκ « τε νοσεοντος, εκ των προσφερομενων, ἐκ τε προσφεροντος (*Epid.*, *liv.* 1), que je traduirais alors ainsi : « Nous nous instruisons de ce qui est relatif aux mala- « dies, en examinant ce qui est commun *à toutes*, et ce qui est *propre à chacune*; « en étudiant la nature de la maladie et la manière d'être particulière du ma- « lade, les phénomènes qui se présentent, et celui chez qui ils se mani- « festent. «

Galien (*Comment. 3, sur le 1er. liv. des Epid. de Meth. med. Adglauconem*), et *Celse* (*Préface*) ont entendu ce passage d'une autre manière; et en sous-entendant le mot ἀνθρωπων, ils ont pensé que par ces mots ἐκ της κοινης φυσιος ἁπαντων, *Hippocrate* avait voulu parler de la nature commune de *tous les hommes*, et de la manière particulière de *chaque homme* ou de son idiosyncrasie. Dans ce cas, les deux derniers membres de la phrase ἐκ τε νουσηματος, ἐκ νοσεοντος, ἐκ των προσφερομενων, εκ τε προσφεροντος, ne seraient presque qu'une répétition du premier; car ils ont évidemment rapport aux différences que présente la même maladie chez les divers sujets.

V.

Les *épiphénomènes* ou les *symptômes communs* qui s'observent le plus fréquemment dans les maladies, sont le délire, l'insomnie,

---

L'autorité de ces auteurs est certainement d'un très-grand poids dans la matière dont il s'agit. Le mot de φυσιος employé par *Hippocrate*, paraît même propre à appuyer leur manière de voir ; car il se rapporterait peut-être plus naturellement au mot ανθρωπων sous-entendu, qu'au mot νουσηματα. On pourrait donc entendre avec *Galien* ce passage de la manière suivante : « Nous « nous instruisons dans ces maladies, en examinant la nature commune de « *tous les hommes*, et celle de *chaque homme* en particulier; en étudiant la « maladie et le malade, les phénomènes qui se présentent, et celui qui les « offre. »

Cependant, en entendant ainsi ce passage, il renferme une même idée répétée trois fois de suite, ce qui n'est guère dans la manière d'*Hippocrate*, car le style de cet auteur est en général serré et précis.

Quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur ce passage, on ne peut nier qu'il ne soit relatif au diagnostic des maladies : en effet, *Hippocrate* remarque que pour avoir une instruction médicale solide, il faut connaître la nature de la maladie, c'est-à-dire, les caractères qui la constituent et la distinguent de toutes les autres. Il avertit en même temps de faire attention à l'*idiosyncrasie* de chaque malade, parce que cette idiosyncrasie influe beaucoup sur les caractères distinctifs des maladies, et souvent les dénature presqu'entièrement. Si l'on adopte la première traduction, *Hippocrate* fait encore entendre dans cette phrase, que pour bien connaître une maladie, il faut prendre garde de confondre ses *symptômes communs* (κοινη φυσις) avec ses caractères *propres* ou *diagnostics* (ιδιη φυσις.)

Au reste, après avoir indiqué dans cette phrase la marche que l'on doit suivre pour reconnaître une maladie, il expose dans les suivantes *ce qui fait varier l'intensité de chaque maladie;* savoir, ses *épiphénomènes* et quelques-unes des causes dont ces épiphénomènes dépendent ordinairement, telles que la constitution de l'air, la nature des lieux, l'âge du malade ; et de cette manière il distingue formellement le *propre*, des *choses communes* des maladies. « Voici, dit-il, à quoi l'on reconnaît qu'il y a plus ou moins de danger : c'est « à l'état général et particulier de l'air et du pays, aux habitudes du malade, « à son régime, à ses occupations, à son âge, à ses discours, à ses mœurs, à

l'agitation, la surdité, l'altération de la vue, la diminution ou l'exaltation des forces, l'altération dans la qualité ou la quantité des liquides sécretés ou excrétés, etc.

V I.

Chacun de ces phénomènes peut, dans certains cas, exister séparément, et constituer alors une maladie particulière ou au moins une indisposition plus ou moins grave. Ainsi l'on voit quelquefois le délire survenir sans fièvre chez un homme d'ailleurs bien portant.

Une maladie qui pourrait exister isolément devient donc quelquefois épiphénomène d'une autre.

Quelquefois aussi deux maladies sont réunies et compliquées.

V I I.

Il y a cette différence entre un *épiphénomène* et une complication, qu'un *épiphénomène* est produit par l'intensité de la maladie, et cesse dès que cette intensité diminue, et qu'une complication n'est dans aucune dépendance directe de la maladie avec laquelle elle existe, et ne cesse pas toujours quoiqu'on ait fait disparaître cette dernière. Un érysipèle, par exemple, est quelquefois un épiphénomène d'embarras gastrique, et disparait dès qu'on a fait cesser ce dernier, ou que l'on a diminué son intensité par le moyen de l'émétique. D'autres fois un embarras gastrique est réellement compliqué d'un érysipèle, c'est-à-dire, que les deux maladies existent

---

« son silence, à la nature de ses pensées. Il faut aussi faire attention aux sommeils, aux veilles, aux insomnies, aux picotements, aux démangeaisons, et aux circonstances dans lesquelles ils surviennent, aux larmes, aux redoublements, aux déjections, aux urines, aux crachats, aux vomissements.... aux abcès critiques ou pernicieux, à la sueur, au refroidissement, au froid avec frisson, à la toux, aux éternuements, aux hoquets, à la respiration, aux éructations, aux vents bruyants ou non, aux hémorragies, aux hémorroïdes. *Il faut surtout faire attention à ce qui arrive à la suite de ces symptômes.* » *V. Epid., liv. 1*, ἐπι το ῥαον και χαλεπωτερον, ἐκ τουτων, etc.

ensemble sans aucune dépendance réciproque bien marquée. Alors l'inflammation cutanée ne disparaît point par l'effet de l'émétique. Cependant lorsque deux ou plusieurs maladies sont réunies chez le même individu, elles influent souvent les unes sur les autres, et se dénaturent plus ou moins réciproquement.

VIII.

Dans les maladies compliquées, il existe quelquefois des *épiphénomènes* qui peuvent être produits par plusieurs des maladies réunies. Ainsi, dans une pleurésie avec embarras gastrique, les urines briquetées peuvent être produites par l'une ou l'autre maladie, ou par toutes les deux à-la-fois.

IX.

Les *symptômes propres* des maladies sont dus au dérangement que la cause morbifique introduit ou dans la texture, ou dans les fonctions d'une partie du corps ou de toute l'économie : aussi sont-ils peu sujets à varier, si ce n'est par l'intensité. Les *symptômes communs*, au contraire, dépendent presque toujours des circonstances dans lesquelles se trouve placé le malade, comme du lieu qu'il habite, du climat, de la saison, et surtout de son idiosyncrasie : aussi sont-ils très-variables, et la même maladie peut, dans diverses circonstances, être accompagnée d'*épiphénomènes* entièrement différents.

X.

Les crises sont de véritables *épiphénomènes*, car elles ne concourent pas à former le caractère distinctif de la maladie, et toutes les maladies aiguës se jugent en général aux mêmes jours et de la même manière. Les hémorragies, les déjections alvines, les urines, les crachats, les sueurs, peuvent faire juger toute espèce de maladie aiguë.

Une crise, en terminant une maladie, emporte ordinairement tous ses épiphénomènes.

X I.

La connaissance des signes qui constituent le *propre des maladies* a paru à *Hippocrate* moins utile (1) que celle des *signes communs* ou *épiphénomènes*, dont l'étude avait été négligée avant lui (2). Aussi s'est-il principalement attaché au pronostic, et ses meilleurs ouvrages sont ceux qui sont relatifs à cette partie de la médecine.

X I I.

Les histoires de malades rapportées dans les 1.er et 3.e livres des *épidémiques*, ne contiennent absolument que des symptômes communs à toutes les maladies, et propres seulement à établir le pronostic. Il semble même qu'*Hippocrate* en ait élagué avec soin tous les signes diagnostics : on n'y en trouve aucun, si ce n'est ceux qui peuvent servir aussi à éclairer sur l'évènement de la maladie (3). On ne doit pas chercher d'autre cause de la difficulté, et quelquefois de l'impossibilité que l'on éprouve à rapporter ces histoires à un cadre nosologique.

---

(1) « Dans une maladie, la première chose à examiner est ce qui constitue « *sa force*; on examine ensuite *le reste*, et l'on traite l'affection *locale* : *χρη δε* « *σκεψαμενον των νοσηματων τας δυναμιας*, etc. » *Des Maladies des femmes*, *liv. 1.*

(2) V. le traité de la Diète dans les maladies aiguës, *Οἱ ξυνγραψαντες τας κνιδιας καλεομενας γνομας*, etc.

(3) La manière dont *Galien* a commenté les *Epidémiques*, prouve évidemment l'opinion que j'émets. En effet, le plus souvent il ne fait que rapprocher de chaque histoire de malade les sentences dont elle offre la confirmation. *Aubry*, dans ses *Oracles de Cos*, a suivi le même plan avec plus de clarté et de développement encore ; et son livre présente réellement *Hippocrate* commenté par *Hippocrate*.

XIII.

Hippocrate attachant moins d'importance aux signes diagnostics, qu'aux signes pronostics, n'a pas mis beaucoup d'exactitude dans la dénomination des maladies. Le nom d'une maladie lui paraissait peu important à connaître (1). Aussi serait-il peut-être impossible de former régulièrement une *Nosologie* d'*Hippocrate*.

XIV.

Il paraît qu'il divisait les maladies en locales et en générales.

Il a très-bien connu la nature et le siége de la plupart des maladies chirurgicales (2). Mais il n'en est pas de même quant aux maladies locales internes. On trouve surtout un grand vide dans ses ouvrages, relativement aux maladies organiques lentes. Il nous semble qu'on peut principalement l'attribuer au défaut des connaissances que donne l'ouverture des corps (3).

---

(1) V. le traité *des Pronostics*, à la fin.

(2) V. les Traités *des articles*, *des fractures*, *des fistules*, *des plaies de tête*, *des ulcères*.

(3) Cependant les connaissances anatomiques d'*Hippocrate*, quelqu'imparfaites qu'elles fussent, et même plusieurs faits d'anatomie pathologique épars dans ses ouvrages, ne permettent pas de douter qu'il n'ait ouvert quelques cadavres.

On peut citer entr'autres un passage du Traité *des articulations*, dans lequel il décrit avec beaucoup d'exactitude les changements de rapport et de texture qui arrivent dans l'articulation scapulo-humérale, à la suite des luxations en bas de l'humérus, dont on n'a pas fait la réduction. V. des *Articulations*: ἢν μη ἤδη ὑπο χρονε σαρξ μεν ἐπεληλυτη ἐπι την κοτυλεν, etc.

Peut-être le petit nombre des connaissances qu'il nous a transmises, sur les maladies organiques lentes, vient-il de ce qu'il cessait de visiter les malades dans les affections confirmées de ce genre. La plupart des anciens médecins grecs avaient, à ce qu'il paraît, coutume de ne plus aller voir les malades qu'ils

X V.

Hippocrate a peu parlé des maladies, soit locales, soit générales, dans lesquelles il n'existe aucune lésion organique, et que les modernes nomment communément nerveuses. Il ne paraît pas avoir bien connu, au moins sous le rapport *nosologique*, toutes les espèces ou variétés de ces maladies que nous distinguons actuellement.

X V I.

Parmi les maladies générales, les fièvres sont celles qu'il a le mieux connues, et sur lesquelles il s'est le plus étendu. Il paraît qu'il regardait la fièvre comme une affection particulière et toujours de même nature (1). Il distinguait cependant plusieurs espèces de fièvre, mais seulement sous le rapport du type. Il les divisait en intermittentes tierces, quartes, quotidiennes, etc., et en continues (2). Il divisait ces dernières en fièvres aiguës et en fièvres lentes. Il n'a pas parlé bien clairement des fièvres rémittentes : il semblerait même qu'il les confondit avec les continues. Cependant

---

avaient prononcé être dans un état désespéré, et *Hippocrate* lui-même, parlant de quelques phthisiques, dit qu'il ne sait s'ils ont vécu longtemps depuis le moment où ils ont été contraints de s'aliter. V. *Epid.*, *lib. 1* : καὶ των κατακλιθεντων οὐκ οἶδα ἐι τις μετριον χρονον διεγενετο, etc. V. aussi le livre de *l'Art* : « La Médecine « ne met pas la main aux maladies incurables... ὅτι μεν οὖν καὶ λογυς ἐν ἑωυτε « εὔπορους εἰς τας ἐπικουριας ἔχει ἡ ἰητρικη, etc. »

(1) Cette idée se trouve exposée plus ou moins clairement en plusieurs endroits de ses ouvrages. V. entr'autres le traité *des Maladies*, liv. 4, où il parle de *la fièvre* et de ses differents types. V. aussi le traité *des Vents*.

(2) « Parmi les fievres, les unes sont continues, les autres sont intermit« tentes et ont des accès qui surviennent, soit le jour, soit la nuit. Ces dernières « sont demi-tierces, tierces, quartes, quintanes, etc. πυρετοι οἱ μεν ξυνεχεες, etc. » *Epid.* 1.er *liv. const.* 3.

il paraît, par quelques passages, que les hémitritées (1) et les *tritéophyes* (2) ou fièvres qui, par le type de leur redoublement, se rapprochent de la tierce, étaient des fièvres rémittentes.

X V I I.

Il ne paraît pas avoir songé à diviser les fièvres d'après leurs symptômes, ainsi que l'ont fait la plupart des modernes. Cependant il se sert quelquefois de termes qui sembleraient, au premier abord, indiquer une division de ce genre. Les expressions de fièvres *phricodes*, *lingodes*, *lipyriennes*, *ardentes*, et *épiales*, reviennent surtout très-fréquemment dans ses écrits. Tous les auteurs qui ont divisé les fièvres en plusieurs genres ou espèces, ont pensé que par chacun de ces noms, *Hippocrate* entendait une espèce de fièvre distincte de toutes les autres; et ils ont fait, pour rapporter ces prétendues espèces de fièvres à celles qui leur étaient connues, des efforts dont l'inutilité aurait dû les convaincre de leur erreur.

Il me paraît évident que, par ces noms, *Hippocrate* a voulu in-

(1) La fièvre hémitritée, suivant *Galien*, a plusieurs redoublements avec frissons, et est cependant continue.

Il y en a deux espèces; l'une, composée d'une tierce intermittente et d'une quotidienne continue; l'autre formée d'une tierce continue jointe à une quotidienne intermittente; on la nomme, dit-il, *hémitritée*, parce qu'elle est composée à moitié d'une tierce; « de même que l'on nomme *demi-dieu* le fils « d'un dieu et d'une mortelle. » V. *Galien*, *des Fièvres*, *chap.* 7 *et* 8. *Galien* remarque encore dans ce chapitre, qu'*Agathinus*, *Archigènes*, et quelques autres médecins, ont admis d'autres hémitritées.

Ce mot est un de ceux dont on a le plus abusé en médecine. On peut voir dans *Spigel* (de Semitertianâ) un grand nombre de sens différents que lui ont donné les modernes, faute d'avoir bien compris celui dans lequel les anciens l'avaient entendu.

(2) « Ces fièvres étaient continues et sans aucune intermittence; elles se rap- « prochaient de la forme de la tierce, et avaient un redoublement plus fort « un jour que l'autre : οἱ δὲ ξυνεχέες μὲν τὸ ὅλον, etc. Epid., liv. 1, const. 1.

diquer seulement, ou l'épiphénomène principal, ou la complication la plus grave qui accompagnait les fièvres dont il parle, sans cesser cependant de regarder ces *choses communes* comme très-distinctes de la fièvre, et de considérer celle-ci comme une affection séparée.

XVIII.

Ainsi en disant πυρετος φρικωδες, que les modernes ont traduit par *fièvre phricode*, *Hippocrate* voulait parler d'une fièvre dans laquelle il y avait des frissons, sans regarder cette fièvre comme une espèce distincte. Souvent même, en parlant d'une fièvre, il rassemble plusieurs épithètes de cette sorte. Dans le premier livre des Epidémiques, par exemple, il parle de « fièvres accompagnées de frissons « [φρικωδεες], aiguës, continues et sans intermissions, qui étaient « de l'espèce [τροπος] des demi-tierces [hémitritées] (1). »

XIX.

Il en est de même du mot de fièvre lingode [πυρετος λυγγοδης ou λιγνυοδης] par lequel *Hippocrate* entendait seulement une fièvre accompagnée de hoquet. Il était si éloigné d'en faire une espèce particulière, qu'il mêle quelquefois ce mot, comme le précédent, à des épithètes analogues qui expriment d'autres épiphénomènes ou complications de la fièvre. Ainsi, dans le traité des *Fractures*, il dit que dans les fractures des grands os, avec délabrement, lorsqu'on ne réduit pas la fracture, « il survient une fièvre avec « affection bilieuse et *hoquet*, et les os noircissent (2). »

---

(1) Ην δε τοισι πλεισοισι αυτεων τα παθηματα τοιαδε. Φρικωδεες πυρετοι, ξυνεχεες, οξεες, etc.

Επιδημιων το πρωτον.

(2) Μη ἐμβληθεισι δε, πυρετοι οξεες, και ἐπιχολοι, και λιγνυοδεες, και ἐπιμελανοι).

Περι αγμων.

X X.

Hippocrate, pour indiquer les fièvres dans lesquelles il y a une chaleur très-considérable, les désignait ordinairement sous le nom d'*ardentes* [καυσοι]. D'ailleurs les fièvres auxquelles il donne cette épithète, n'ont souvent que ce caractère de commun, et diffèrent par tous les autres symptômes (1). Elles ne se rapprochent donc que par cet épiphénomène, très-important à la vérité sous le point de vue de la pratique, mais qui ne peut non plus qu'aucun autre épiphénomène servir à établir une distinction spécifique entre les maladies, d'après la manière de voir d'*Hippocrate*.

X X I.

L'épithète d'*épiale* donnée quelquefois à la fièvre par *Hippocrate*, indique que les phénomènes fébriles étaient peu intenses (2).

---

(1) Comparez ce qui est dit des fièvres ardentes dans les divers endroits des ouvrages d'Hippocrate.

(2) Ἠπιαλος πυρετος, fièvre douce, racine ηπιος, doux, tranquille.

Le mot de fièvre épiale a été entendu dans un autre sens par *Galien*, qui en fait un genre particulier de fièvre, dont il indique les symptômes. *Sauvages* a donné le nom *d'épiale* à une fièvre dans laquelle il y a froid à l'intérieur du corps, pendant que l'extérieur est chaud. (V. Nosol. meth. *cl.* 2. *Amphimerina Epiala.*) Quelques auteurs anciens ont aussi donné d'autres significations au mot *épiale*. Sans examiner si les espèces de fièvres ainsi dénommées sont bien caractérisées ou non, j'observerai seulement que ce ne sont point là les fièvres *épiales* d'*Hippocrate*, et qu'*Hippocrate* n'attachait pas d'idée *d'espèce* à ce mot.

Dans le traité de *la Superfétation*, il dit que chez les jeunes filles dont les menstrues ne paraissent pas au temps convenable, il survient des douleurs, des vomissements, des attaques d'hystéries (μητραι προς τα σπλαχνα τραπονται). « Dans les « intervalles des accès, dit-il, la malade a faim et soif, et il existe une fièvre douce « et lente (ἠπιαλος). Ὀτανδε ἀπολιπωσιν, πεινη και διψη, ἠπιαλος πυρετος ἐχει, etc. » Dans ce passage, le mot *épiale*, qui signifie *doux*, *modéré*, n'est évidemment qu'une épithète donnée à une fièvre *symptomatique* peu intense.

XXII.

Hippocrate a parlé quelquefois de la lipyrie dans ses écrits, mais sans dire précisément en quoi elle consiste. Il laisse entendre, par les endroits où il en parle, que c'est un symptôme qui accompagne quelquefois les fièvres; mais rien absolument ne prouve qu'il admit sous ce nom une espèce particulière de fièvre. Il paraîtrait même qu'il a rarement observé la lipyrie seule dans les fièvres, et que lorsqu'elle existait il a vu toujours en même temps des embarras gastriques. [Voy. *Coac.*, n.° 120.] Depuis *Hippocrate*, tous les médecins s'accordent à faire consister la lipyrie en une chaleur interne considérable, accompagnée de refroidissement des parties extérieures du corps. *Galien* pensait qu'elle était toujours causée par une inflammation interne. [Voy. *Galien*, *des Crises*, *liv.* 2, cap 7.] Cependant plusieurs modernes l'ont observée sans inflammation interne : c'est réellement un épiphénomène ou peut-être une complication qui peut survenir dans toute espèce de fièvres. Je l'ai observée deux fois dans des fièvres intermittentes de différents types. Elle a été observée dans des fièvres rémittentes tierces, et dans des fièvres continues avec redoublement en tierce [*tritéophyes* d'*Hippocrate*], qui étaient d'ailleurs accompagnées d'épiphénomènes très-graves. [Voy. *Journal de Médecine*, ann. 1757. *Sauvages*, *Nosol. méth.*, class. 2, *triteophya.*]

Dans le traité *des Crises*, pour exprimer une fièvre accompagnée d'une chaleur très-grande (καυσος. f. ardente) qui devient plus douce en se changeant en *lipyrienne*, *Hippocrate* se sert du mot ἐξηπιαλουται, qui signifie littéralement *s'adoucit*, et que la plupart des traducteurs ont cependant rendu par *passe à l'état de fièvre épiale*; quelques-uns même, croyant que ce mot concerne une fièvre semblable à l'*épiale* de *Galien*, ont traduit *fièvre algide* ou *avec grand froid.*

XXIII.

On se convaincra facilement d'ailleurs qu'*Hippocrate* n'a pas voulu indiquer par ces noms des espèces particulières de fièvre, si l'on considère qu'il n'a décrit nulle part ces prétendues espèces, et qu'en parlant de la fièvre il a toujours coutume d'indiquer, par des noms adjectifs, les principaux épiphénomènes, ou mêmes les circonstances qui l'accompagnent dans le cas dont il parle. Ainsi il parle de fièvres errantes [πλανητας], inconstantes [ἀκαταςατους] (1), avec vertiges [ἰλιγγωδεας] (2), non mortelles [μη θανατωδας] (3), très-légères [ευἠτεςατους] (4), très-mortelles [φονικοτατους] (5), diurnes [ἡμεϱινους] (6), nocturnes [νυκτεϱινους] (7), d'hiver [χειμεϱινους] (8), longues [πολυχϱονιους] (9), avec sueurs [ἱδϱωδεας] (10), mordantes, douces ou humides au toucher [δακνωδεας, πϱηεας, νοτιωδεας τη χειϱι] (11), croissantes [ἐπαναδιδοντας], brulantes

(1) « Il faut laisser les fièvres inconstantes se fixer, puis on les attaque : Δε τους de ἀκαταςατους των πυϱετων, etc. » *De la Diète dans les maladies aiguës.*

(2) *Coac. 106.*

(4) *Des Crises, des Pronostics.*

(5) *Des Crises.*

(5) Φονικοτατοι και ἐπι σημειων δεινοτατων γιομενοι.

(6) *Epid., lib. 1, const. 2.*

(7) Ibid.

(8) *Des Airs, des Eaux et des Lieux.*

(9) Ibidem.

(10) Μετα κυνα οἱ πυϱετοι ἐγενοντο ἱδϱωδεες. « Pendant la canicule, il survint des « fièvres avec sueur. » Le mot ἱδϱωδεες est placé ici absolument comme on trouve ailleurs les mots ἠπιαλος, φϱικωδης, etc., et *Hippocrate* ne laisse en cet endroit aucun doute sur la valeur de ces adjectifs; il distingue parfaitement la sueur (épiphénomène) de la fièvre (le propre de la maladie.) » Polycrate, dit-il, « fut pris de la fièvre; et pour ce qui regarde la sueur, il l'éprouva de la « manière qu'il a été dit. » *Epid., liv. 7.*

(11) *Epid., liv. 6.*

[περικαεας], rouges [ερυθρους], livides [πελιους], sèches [ξηρους], horribles à voir [ἰδειν δεινους], flatulantes [πεμφιγωδεας] (1).

Personne n'a songé à prendre toutes ces épithètes (2), et plusieurs autres du même genre, que l'on rencontre dans les écrits d'*Hippocrate*, pour les noms d'autant d'espèces de fièvres. Il n'y a pas plus de fondement à croire qu'*Hippocrate* distinguât des fièvres épiales, phricodes ou lipyriennes. Pour rendre exactement ces mots d'après ses *idées théoriques*, il eût fallu traduire fièvres peu fortes, fièvres avec frissons, fièvres avec lipyrie.

X X I V.

Un fait très-propre à prouver qu'*Hippocrate* ne distinguait pas plusieurs sortes de fièvre continue, c'est que depuis que la plupart des médecins s'accordent à diviser les fièvres en genres et en espèces, d'après la nature de leurs symptômes, on n'a encore observé aucunes fièvres auxquelles on pût donner avec exactitude les noms d'*ardente*, de *lingode*, de *lipyrienne*, etc. On voit, à la vérité, des fièvres avec grande chaleur, avec hoquet, avec lipyrie, etc.; mais ces symptômes sont ordinairement accompagnés de tant d'autres

(1) Le passage suivant prouve incontestablement que, par ces épithètes, *Hippocrate* exprimait des phénomènes variables dans les fièvres, et qu'il n'y attachait pas l'idée d'une distinction spécifique. « Parmi les fièvres, dit-il, les « unes sont accompagnées d'une chaleur mordicante au toucher, les autres « d'une chaleur douce ; dans quelques-unes la chaleur n'est pas mordante, « mais elle semble s'accroître *pendant que l'on tient la main appliquée sur le* « *malade*.... Dans d'autres, elle paraît dès le premier abord brûlante ; quel- « quefois il y a une très-grande débilité, une sécheresse considérable à la « peau, ou des flatuosités ; d'autres fois les malades présentent un aspect hor- « rible, la peau est moite, rouge, livide, ou verdâtre. » Tous ces symptômes sont exprimés par des adjectifs : πυρετοι οἱ μεν δακνοδέες τε χειρι, οἱ δε πρηεες, etc. *Epid.*, *liv.* 6.

(2) Quelques auteurs ont admis cependant des fièvres errantes (πλανητας), et *notiodes* ou humides au toucher. V. *Gorreus*, *Defin. medic.*

phénomènes plus graves, qu'on ne peut guère dénommer avec quelque fondement la fièvre, d'après eux.

X X V.

D'un autre côté, presque tous ceux qui divisent les fièvres d'après leurs symptômes, reconnaissent cinq assemblages principaux de symptômes fébriles dont chacun s'observe assez souvent isolé, et ils admettent par conséquent cinq sortes de fièvres auxquelles on donne communément les noms d'*inflammatoire*, *bilieuse*, *muqueuse ou pituiteuse*, *putride* et *maligne* (1). Cette division, dont on trouve déja quelques traces dans les écrits de *Galien*, a été formée pour ainsi dire peu-à-peu, et elle a été présentée avec plus ou moins d'exactitude par plusieurs auteurs (2), depuis ce médecin célèbre jusqu'à nos jours, où elle a été exposée dans tout son ensemble par *Sellé*, et surtout par le professeur *Pinel*, qui l'a développée avec plus de clarté encore, et qui a cru devoir changer les noms donnés communément aux fièvres, en ceux de fièvre *angioténique* [inflammatoire], *méningo-gastrique* [bilieuse], *adéno-méningée* [muqueuse ou pituiteuse], *adynamique* [putride], et *ataxique* [maligne] (3).

X X V I.

La plus grande partie des fièvres que l'on observe de nos jours, se rapporte en général assez bien à ces cinq sortes. Cependant *Hippocrate* ne les a point décrites : il serait impossible qu'il ne l'eût

(1) Je ne parle ici que des sortes de fièvres qui sont généralement admises, et non point de celles que quelques-uns admettent et que d'autres rejettent, telles que les fièvres *vermineuses*, *catarrhales*, *adéno-nerveuses*.

(2) V. *Lommius*, *Boerrhaave*, *Stoll*.

(3) Ce dernier terme est emprunté de *Selle*: V. *Rudimenta pyretologiæ*, etc.

pas fait, s'il n'eût eu une manière de voir différente de celle des modernes; car il a décrit séparément tous les symptômes qui se rencontrent dans ces sortes de fièvre. Il me parait que regardant la fièvre comme une affection toujours la même, il considérait comme des *épiphénomènes* ou comme des complications, tous les symptômes que les modernes regardent comme distinctifs de chaque espèce de fièvre.

XXVII.

D'après cette manière de voir, la fièvre inflammatoire des modernes, caractérisée par une fièvre plus ou moins forte avec ou sans frissons précurseurs, une teinte rosée, une moiteur légère à la peau, serait *la fièvre* jointe à un état de pléthore. En parlant d'une maladie de cette nature, *Hippocrate* se fût servi des expressions de πυρετος φρικωδες [fièvre avec frissons], πυρετος ερυθρος [fièvre avec rougeur à la peau], πυρετος νοτιωδες [fièvre avec sueur légère], suivant les symptômes dont il eût voulu parler.

XXVIII.

Les fièvres bilieuses des modernes, caractérisées par la céphalalgie frontale, l'amertume de la bouche, la teinte jaunâtre de la face, la cardialgie ou des coliques, la constipation ou la diarrhée, étaient évidemment regardés par *Hippocrate*, comme des *fièvres*; des *affections fébriles simples*, jointes à une *affection bilieuse*, ou à ce que nous nommons actuellement, avec le professeur *Pinel*, *embarras gastrique*. Partout il distingue avec soin cette affection bilieuse, de la fièvre qu'elle complique souvent. Ainsi, dans ses Aphorismes, il décrit l'embarras gastrique (1) [*saburre bilieuse des* praticiens],

(1) « Si quelqu'un qui n'a point la fièvre est attaqué de dégoût pour la » nourriture, de vertiges, de douleur à l'épigastre, et qu'il ait la bouche » amère, cela indique qu'il faut le faire vomir; Aph. 17, sect. 4. »

et l'embarras intestinal (1) [*colique bilieuse, diarrhée stercorale*], et il remarque que ces affections peuvent exister sans fièvre. Dans ses Prénotions, après avoir décrit l'embarras gastrique, il ajoute : « Ces « choses arrivent surtout. . . . . . dans les fièvres intermittentes, « tierces, et dans les continues qui se rapprochent de la nature « de la tierce [tritéophyes] (2). »

XXIX.

La fièvre *adynamique* ou *putride*, dont les principaux symptômes sont la diminution considérable des forces musculaires, la saleté et l'aspect terreux de la peau, un enduit noirâtre sur les gencives, les lèvres et la langue, une stupeur accompagnée quelquefois de délire; la *fièvre ataxique* ou maligne caractérisée par une très-grande variabilité dans tous les symptômes, par un délire tantôt gai, tantôt furieux, par une sorte d'insouciance peinte sur la figure du malade; par des alternatives souvent très-rapides de rougeur et de pâleur, de chaleur et de refroidissement, d'exaltation des forces et de faiblesse extrême, par l'irrégularité du pouls et en général de toutes les fonctions, n'ont point été décrites par *Hippocrate* : mais il a indiqué séparément comme des *épiphénomènes* graves, tous les symptômes qui constituent ces fièvres.

XXX.

Peut-être que sans s'écarter de sa *théorie*, il eût pu décrire isolément la putridité et la malignité, comme il a fait pour l'embarras

(1) « Si, chez ceux qui n'ont point de fièvre, il survient des douleurs de « ventre, un sentiment de pesanteur aux genoux et des douleurs aux lombes, « cela indique qu'ils ont besoin d'un médicament purgatif. *Ibid.*, *aph. 20.*

(2) V. *des Pronostics*, vers la fin : Γινεται δε ταυτα τοισι μεν ανδρασι, και τησι γυναιξιν, ἐν τοισι τριταιοισι μαλιστα, etc.

gastrique. En effet, il semblerait que ces deux affections formassent, de même que la dernière, des maladies particulières, qui, à la vérité, ne s'observent ordinairement que jointes à la fièvre, mais qui, dans quelques cas, pourraient peut-être exister isolément. J'ai eu occasion de voir un malade qui offrait tous les symptômes des fièvres ataxiques, et qui n'éprouvait qu'à certains moments ceux qui constituent, à proprement parler, *la fièvre*; savoir, une chaleur interne et externe plus considérable que dans l'état naturel, et une augmentation de vîtesse dans le pouls. Je n'ai jamais vu les symptômes adynamiques sans fièvre; mais on les observe presque tous dans le scorbut. Ces deux sortes d'assemblage de symptômes se remarquent d'ailleurs si fréquemment, qu'il semble nécessaire de les étudier dans leur ensemble.

XXXI.

Mais, d'un autre côté, la manière dont *Hippocrate* a envisagé les symptômes qui constituent l'adynamie et l'ataxie, présente aussi des avantages réels. Il a décrit séparément tous leurs symptômes; et en effet, on observe quelquefois dans les fièvres, des agitations, des convulsions, du délire, etc, sans que les autres symptômes qui, joints à ceux-là, constituent l'ataxie, existent. On voit de même un enduit noirâtre sur la langue (1), les gencives et les lèvres, sans aucun autre symptôme adynamique; tandis qu'au contraire la bouche n'est point amère, sans qu'il y ait un embarras gastrique plus ou moins marqué. L'adynamie et l'ataxie ne peuvent donc être entièrement assimilés à l'embarras gastrique; ce dernier, joint à *la fièvre*, forme réellement une complication, parce qu'il pourrait exister seul et indépendamment de la fièvre; tandis que les autres paraissent être seulement des réunions d'*épiphénomènes* qui n'ont point été encore observées bien complètes sans fièvre. D'après cette théorie, *Hip-*

(1) « La langue noire... n'est pas un mauvais signe, s'il n'y a aucun des » autres symptômes (fâcheux.). » *Aph. 9*, *sect. 8*.

pocrate ne devait point faire des espèces particulières des fièvres pernicieuses ou intermittentes ataxiques ; il devait au contraire les considérer comme des fièvres intermittentes ordinaires jointes à des épiphénomènes graves. Aussi ne trouve-t-on dans ses écrits aucune description particulière de ces fièvres.

XXXII.

Hippocrate n'a parlé nulle part des fièvres muqueuses ou pituiteuses des modernes. Parmi les espèces de fièvre le plus généralement admises de nos jours, il n'en est point sur les caractères desquelles on ait plus varié que sur celle-ci. En rapprochant ce qu'en ont dit divers auteurs, on voit que les symptômes sur lesquels on s'accorde le plus, sont les suivants : cette fièvre commence par un froid rarement général, et qui, le plus ordinairement, ne se fait sentir qu'aux extrémités inférieures ; ce froid n'est pas accompagné de tremblements très-forts; la chaleur est rarement très-intense ; les redoublements ne suivent pas une marche très-régulière; ils sont souvent précédés par un léger refroidissement des pieds; la membrane muqueuse intestinale est affectée d'un genre particulier d'inflammation ; elle offre çà et là une légère teinte violette ; ses follicules muqueux sont gorgés d'une mucosité demi-concrète, ordinairement transparente ; ils acquièrent un volume à-peu-près égal à celui d'un grain de chénevis ou d'un noyau de cérise ; en grossissant, ils se rapprochent les uns des autres, et forment des plaques plus ou moins larges. Cette affection est accompagnée d'un trouble plus ou moins grand dans les fonctions alvines. Au début de la maladie, il y a ordinairement constipation; mais bientôt il survient une diarrhée dont la matière est presqu'entièrement muqueuse; les malades sont dans un état d'abattement et de langueur très-remarquable, mais bien différent de la prostration avec stupeur qui a lieu dans l'*adynamie*.

XXXIII.

D'après la manière de voir d'*Hippocrate*, cette sorte de fièvre serait encore plus évidemment que les précédentes, une *maladie composée* : ce serait la *fièvre* compliquée avec une affection inflammatoire particulière de la membrane muqueuee intestinale. L'espèce de langueur qui existe ordinairement chez les malades attaqués de cette fièvre, lui donne, il est vrai, un caractère particulier ; mais ce caractère tient à l'inflammation de la membrane muqueuse intestinale, et il se remarque même plus ou moins dans toutes les fièvres qui accompagnent les inflammations des membranes muqueuses, dans celles qui accompagnent le catarrhe pulmonaire, par exemple.

Dans toutes les autres maladies composées, il arrive presque toujours quelque chose d'analogue ; car il est très-rare que deux maladies existent ensemble sans influer l'une sur l'autre, et se dénaturer un peu réciproquement. Si l'on admettait comme des différences spécifiques dans les fièvres, toutes celles qui naissent de l'influence des affections qui existent avec elles, on serait obligé, non-seulement d'admettre avec certains auteurs des fièvres catarrhales, des fièvres vermineuses, mais même d'appeler, avec *Hoffmann*, fièvres de l'estomac, du foie, des intestins, etc., les inflammations de ces organes.

XXXIV.

L'influence que l'inflammation d'un organe a sur la fièvre qui l'accompagne est certainement très-bonne à noter, mais elle ne suffit pas pour en faire une espèce particulière de fièvre. En décrivant chaque espèce d'inflammation suivant un système de classification quelconque, on doit seulement indiquer les symptômes particuliers qne la fièvre qui l'accompagne présente ordinairement. Je dis ordinairement, car ces symptômes dépendants de l'influence de la maladie locale, ne sont pas toujours constants. Dans la fièvre

muqueuse même, on voit quelquefois des épiphénomènes divers remplacer l'espèce de langueur dont nous avons parlé. Ainsi, dans l'épidémie décrite *Rœderer* et *Wagler* (1) que le professeur *Pinel* rapporte avec raison à la fièvre muqueuse ou pituiteuses modernes [adéno-méningées], la fièvre qui accompagnait l'inflammation de la membrane muqueuse intestinale était quelquefois compliquée d'embarras gastrique, et souvent même présentait tous les épiphénomènes les plus graves, tels que ceux qui constituent l'adynamie et l'ataxie.

X X X V.

Telle était, ce me semble, la manière dont *Hippocrate* envisageait la fièvre, ses *complications* et ses *epiphénomènes.* Malgré les progrès réels que la Nosologie a faits depuis lui, peut-être sera-t-on forcé de revenir sur ce point à sa manière de voir. En effet, on observe encore tous les jours des fièvres bilieuses qui, après qu'on a fait disparaître l'embarras gastrique au moyen d'un émétique, deviennent entièrement simples, et pendant tout le reste de leur cours ne présentent aucun symptôme d'affection bilieuse. On voit des fièvres aiguës qui présentent, soit simultanément, soit successivement plusieurs complications et plusieurs *épiphénomènes* ou réunions d'*épiphénomènes*. Ainsi j'ai vu chez un jeune homme d'une constitution athlétique, une fièvre qui, au début, était compliquée d'embarras gastrique; et qui, après l'effet de l'émétique, a successivement offert les caractères qui constituent les fièvres inflammatoire [angioténique], putride [adynamique], et maligne [ataxique], des modernes; et lors même qu'un traitement méthodique eut fait disparaître tous ces épiphénomènes, la fièvre continuait encore; elle ne se termina entièrement que lorsque les urines eurent présenté des caractères critiques.

(1) *De morbo mucoso.*

XXXVI.

Ne pourrait-on donc pas considérer avec *Hippocrate*, la fièvre comme une affection *essentielle* (1), qui peut être compliquée de toutes les autres maladies, ou les compliquer toutes ; qui reçoit, des maladies qui la compliquent, une influence marquée ; qui modifie d'une manière quelconque, celles dans lesquelles elle survient ; qui, soit qu'elle existe seule, soit qu'elle se trouve réunie à d'autres affections aiguës ou chroniques, peut être accompagnée de tous les symptômes qui constituent les *choses communes des maladies*.

XXXVII.

De cette manière, on ne reconnaîtrait que deux espèces de fièvre continue ; l'une aiguë, et l'autre lente (2) ; à la rigueur, on pourrait même n'en admettre qu'une espèce.

La fièvre, soit aiguë, soit lente, peut être elle-même un épiphénomène dans beaucoup de maladies (3). Ainsi, dans un panaris, la fièvre aiguë qui survient quelquefois quand l'inflammation devient très-

---

(1) Cette manière de voir, que je n'appuie ici que sur l'autorité d'*Hippocrate*, sera bientôt démontrée par des faits. Mon ami M. *Fizeau*, jeune médecin auquel l'Ecole de Médecine a décerné, en l'an X, le premier prix de l'école-pratique, m'a dit avoir observé chez plusieurs malades une fièvre véritablement *simple* et sans aucune complication gastrique, muqueuse, etc. Il se propose de publier incessamment un travail sur ce sujet. Depuis qu'il m'a communiqué ces observations, j'ai vu moi-même deux cas de cette nature.

(2) On a déja remarqué que la fièvre hectique se manifeste quelquefois sans aucun vice organique. (V. Recherches sur la fièvre hectique sans désorganisation des viscères, par Broussais, Paris, an x.)

Les fièvres hectiques de cette nature sont réellement des *fièvres simples lentes*.

(3) « Je commence par la fièvre, affection qui est certainement la plus « *commune* de toutes ; car elle peut accompagner toutes les autres maladies. « Πρωτον ἀπο τȣ κοινοτατȣ νουσηματος ἄρξομαι, etc. Hipp., *des Vents*. »

intense, est réellement un épiphénomène. Dans la phthisie ou consomption générale produite par des tubercules du poumon, la fièvre lente qui se manifeste vers la fin de la maladie, est un épiphénomène.

Dans plusieurs des cas très-différents entr'eux, que les auteurs indiquent sous le nom de fièvres *lentes nerveuses*, la fièvre n'est souvent qu'un épiphénomène. Ainsi, la nostalgie accompagnée par moments de fièvre lente, est souvent regardée comme une fièvre *lente nerveuse.*

XXXVIII.

Les détails dans lesquels je viens d'entrer confirment ce que j'ai avancé plus haut (p. 16); savoir qu'*Hippocrate* regardait tout ce qui a rapport au pronostic comme plus nécessaire à connaître, que ce qui est relatif au diagnostic seulement. Cependant il avait sur la nosologie les vues les plus saines. On voit par divers endroits de ses écrits, qu'il eût voulu fonder la distinction des maladies sur la nature des lésions organiques qu'elles occasionnent dans l'économie animale (1); et cette base, lorsqu'elle existe, [car il est des maladies qui ne laissent aucune trace de leur existence], est certainement la plus solide qu'on puisse choisir.

---

(1) V. entr'autres le passage suivant : « Les différences des maladies existent « dans.... le sang, la pituite, la bile, les humeurs, la chair, la graisse, « les veines, les artères, les nerfs, les muscles, les membranes, le cerveau, la « moelle épinière, la bouche, la langue, l'estomac, le ventre, les intestins, « le diaphragme, le péritoine, le foie, la rate, les reins, la vessie, la ma- « trice, la peau.... Les maladies peuvent être plus ou moins intenses. Leurs « signes sont : la démangeaison, la douleur, la rupture, l'état des facultés « intellectuelles, la sueur, le sédiment des urines, la tranquillité, l'agitation, « l'état de la vue, de l'imagination, l'ictère, le hoquet, les convulsions épi- « leptiques, le sang, le sommeil. Νουσων διαφοραι, ... ἐν αἱματι, ἐν φλεγματι, etc. « *de l'Aliment.* »

§. III.

*Utilité de la doctrine d'*Hippocrate *relativement à la Médecine-pratique.*

I.

On doit avouer avec *Hippocrate* que pour le but principal de la Médecine, pour guérir ou traiter les maladies, il importe beaucoup moins de connaître parfaitement leurs caractères spécifiques (1) que les *signes communs* qui peuvent survenir dans toutes, et qui servent à en indiquer le degré ou la violence.

Aussi voit-on que la plupart des médecins-praticiens s'attachent principalement à l'observation des épiphénomènes, et que plusieurs d'entr'eux finissent par oublier entièrement les idées nosologiques qu'ils avaient puisées dans les écoles; d'où quelquefois de jeunes médecins prennent occasion de les accuser d'ignorance, pensant qu'ils manquent des connaissances les plus simples et les plus utiles; tandis qu'au fond, si le praticien ne les possède pas parfaitement, c'est qu'il les regarde comme peu importantes, et qu'il s'attache de préférence à une étude plus difficile, et dont il retire plus d'utilité.

Ainsi, un praticien appelé auprès d'un malade attaqué d'une inflammation interne avec fièvre aiguë, portera principalement son attention sur le degré de la douleur; sur l'état des forces, des déjections, des urines, enfin sur tous les *épiphénomènes*, et d'après cet examen, il portera son pronostic, et tirera ses indications. Il s'occupera peu des symptômes qui pourraient lui indiquer si l'inflammation a son siége dans la plèvre ou dans le poumon, dans la substance du foie ou dans sa tunique péritonéale. Ces derniers fixeraient

---

(1) Je ne parle ici que des maladies internes, et il faut évidemment exclure de cette proposition la plupart des maladies chirurgicales.

au contraire presqu'uniquement l'attention du jeune médecin, qui, content d'avoir reconnu l'*espèce* de la maladie, s'occuperait peu du reste.

I I.

S'il est vrai que, dans le plus grand nombre des cas, les indications curatives sont basées sur la nature des *épiphénomènes*, on doit dire avec un célèbre praticien de nos jours (1), que quoique le terme de *médecine symptomatique* ne soit ordinairement prononcé qu'avec l'expression du mépris, on fait cependant presque toujours une médecine réellement symptomatique. Une fièvre aiguë, par exemple, ne présente par elle-même aucune indication particulière : mais si elle est compliquée d'embarras gastrique; si elle est accompagnée de faiblesse extrême, de pléthore, de symptômes nerveux, etc. ces épiphénomènes sont les premières choses que l'on cherche à faire disparaître; quand ils ont cessé, la fièvre, débarrassée de ces entraves, suit sa marche, et se termine ordinairement heureusement.

I I I.

Les cas où l'on guérit empiriquement, comme, par exemple, les affections syphilitiques, sont les seuls où l'on puisse souvent se dispenser de faire la médecine symptomatique. Il en est de même de ceux où l'on connait la cause de la maladie, où on peut la détruire, et où, en la détruisant, on détruit tous ses effets, comme il arrive dans plusieurs cas chirurgicaux. Encore, dans ces derniers, est-on quelquefois obligé de commencer par attaquer quelques épiphénomènes graves, qui accompagnent l'affection principale. Ainsi dans une luxation ou dans une fracture, souvent le gonflement et

---

(1) Le professeur *Corvisart*. Je saisis cette occasion de lui témoigner ma reconnaissance, pour les excellentes leçons que j'ai reçues dans ses cours de clinique.

la douleur sont tels, que l'on ne peut tenter la réduction qu'après avoir d'abord dissipé ces accidents par des cataplasmes, par la saignée, etc.

I V.

L'abus que font de la *médecine symptomatique* des personnes qui, souvent, manquent des données premières sur lesquelles est fondé l'art de guérir, est la seule cause du sens défavorable que l'on attache à ce mot. Certes, il ne faut pas imiter l'ignorance téméraire de ces hommes qui, sans aucunes connaissances médicales, sans aucun but fixe, attaquent tous les symptômes les uns après les autres, soit au hazard, soit dans l'ordre de l'urgence apparente.

La bonne médecine symptomatique consiste à attaquer toujours le symptôme principal, celui dont plusieurs autres dépendent ; la mauvaise, à courir après ces derniers, qui constituent ce que les pathologistes nomment *symptôme du symptôme.*

Dans une fièvre intermittente accompagnée d'embarras gastrique, cette dernière affection est une complication, ou si l'on veut un symptôme principal d'où plusieurs autres dérivent, qui peut être accompagné, par exemple, d'un mal de tête très-fort. Il serait ridicule, dans ce cas, d'aller attaquer en particulier ce mal de tête par des céphaliques, des pédiluves ou la saignée, tandis que l'émétique, en faisant cesser l'embarras gastrique, le fera aussi disparaître.

V.

L'étude des *symptômes communs* des maladies sur lesquels se fonde le pronostic et le traitement, doit donc être cultivée avec soin. On ne peut étudier le pronostic à une meilleure source que dans les ouvrages d'*Hippocrate* ; mais il faut avouer que cette étude est beaucoup plus longue et plus difficile que celle du diagnostic ; car outre que les signes ne sont pas toujours certains (1), ils sont

(1) « Dans les maladies aiguës, les prédictions ; soit pour la vie, soit pour la mort, ne sont pas tout-à-fait certaines. » *Aph.* 19, *sect.* 2.

extrêmement nombreux, et par conséquent difficiles à retenir. Souvent même pour comprendre le sens d'une sentence de prognostic, il faut l'avoir vu se vérifier. Le meilleur moyen d'étudier les ouvrages d'*Hippocrate* sur le prognostic, consiste, ce me semble, à suivre exactement les maladies au lit des malades, à recueillir jour par jour les phénomènes qu'elles présentent, et à écrire ensuite en marge les sentences d'*Hippocrate* relatives à ces phénomènes (1). De cette manière, on se les grave bientôt dans la mémoire, et on apprend à en connaître la véritable application.

V I.

Quoique je considère avec *Hippocrate* le pronostic comme l'une des parties les plus utiles de l'art, comme celle qui dirige le médecin dans ce qu'il doit entreprendre pour la guérison, qui lui donne auprès des malades cette autorité qui commande la confiance, et qui souvent est elle-même un moyen puissant de guérison ; cependant je ne veux point dire qu'il faille négliger l'étude du diagnostic, ni cesser de faire des efforts pour classer les maladies d'une manière régulière.

Dans l'état actuel des connaissances médicales, il est indispensable de joindre à l'étude de la séméiotique portée si loin par *Hippocrate*, celle de la nosologie, dans laquelle les modernes ont une très-grande supériorité. C'est même, ce me semble, à cette dernière branche

---

(1) On peut abréger les recherches qu'exige ce travail, en se servant d'un petit ouvrage intitulé *Manuale Medicorum*, *Paris*, *1739*, dans lequel les sentences d'*Hippocrate* se trouvent disposées par ordre de matières. L'*Interpres clinicus*, de *Klein*, présente à peu-près le même avantage, et offre de plus celui de réunir plusieurs sentences de pronostic découvertes par les modernes ; mais pour connaître à fond ces dernières, il faut étudier les ouvrages originaux. De toutes les découvertes des modernes dans le pronostic, il n'en point de plus brillantes que celles du D. *Solano de Lucque* sur le Pouls. V. *Nouvelles observ. sur le Pouls*, *etc.*, traduit de l'anglais de *Nihell*.

de la Médecine, qu'il faut qu'un jeune médecin s'attache particulièrement dans le commencement de ses études cliniques; car, sans cela, il ne saurait avoir d'idées claires sur les maladies.

« *Liberam profiteor medicinam, nec ab antiquis sum nec à* « *novis; utrosque ubi veritatem colunt sequor; magni facio sæpiùs* « *repetitam experientiam.* Klein, *Interp. clinicus.* »

Sentences physiologiques tirées d'Hippocrate.

I.

Le *grand principe* se porte du centre dans les parties les plus éloignées. De toutes les parties, il se fait un concours général vers le *grand principe. De l'Aliment.*

I I.

Dans l'économie animale, tout tend au même but; tout sent et vit ensemble. *Ibid.*

I I I.

Quand un grand travail se fait dans toute l'économie animale, toutes les parties concourent; quand il se fait dans une seule partie, les organes qui sont dans cette partie y contribuent seuls. *Ibid.*

I V.

L'animal vit; chaque partie d'un animal a aussi sa vie particulière. *Ibid.*

V.

Il n'y a qu'un aliment, et il y a plusieurs sortes d'aliments. ....

V I.

Un aliment n'est pas toujours aliment. *Ibid.*

V I I.

L'aliment parvient des parties intérieures jusques dans les poils, les ongles et toute la superficie extérieure du corps : il se porte des parties extérieures aux intérieures. *Ibid.*